

La poche de Colmar

Prise de Munchhouse par le groupe d'escadrons portés du RICM

racontée par Jean Couchot du GEP
2e peloton/5e escadron

Du 31 janvier au 4 février, tout le GEP du RICM est en position à Modenheim où nous patrouillons la nuit dans la boue et parmi les mines car la neige commence à fondre. C'est la peur au ventre que nous rentrons au cantonnement au petit matin.

Malgré cela notre cuistot Roger Martin trouve le moyen de se déguiser avec des habits de femme pour nous amuser. Le moral est au beau fixe.

5 février 1945 – Nous quittons les positions et nous redescendons à Brubach pour un jour.

6 février – On nous fait savoir que le GEP est désigné pour donner *le coup de grâce* aux derniers Allemands retranchés dans la poche, qui se battaient avec ténacité. Dans la nuit c'est un formidable défilé de blindés légers de reconnaissance, tous ceux du RICM y passent, c'est un bruit assourdissant, mais combien réconfortant.

7 février – Au petit jour c'est le départ en camion. Les équipements et les munitions ont été vérifiés. Nous nous sentons gonflés à bloc. On va les déménager les boches ! Nous partons pour la dernière offensive de la poche de Colmar.

Après Modenheim, nous arrivons, après de nombreux arrêts à Ensisheim où la bataille a été rude. Vers trois heures de l'après-midi, deux cultivateurs sont chargés de rassembler les morts avec leur voiture. Nos nombreux blessés et nos morts sont évacués. Quel affreux spectacle ! Onze tués Allemands sont alignés sur le sol. Mais le pire, que Ensisheim est entouré d'une ceinture de mines, des centaines. C'est à pas de velours que nous quittons l'endroit.

Après quelques kilomètres de marche, nous arrivons un peu avant la forêt de la Hardt dans un endroit assez découvert. Et là, surprise ce sont les premières lignes. Croyant voir des fantassins, ce sont des canons de 105 court, avec des tas d'obus, qui sont alignés. Notre RACM de la 9e DIC est prêt à déclencher l'enfer.

Nous parcourons encore trois kilomètres à travers la forêt. Ensuite c'est l'attente. Pas pour longtemps. Nous sommes à environ deux cents mètres du canal du Rhône au Rhin qui traverse la forêt, tout près de Munchhouse. La situation semble calme. Nous voyons passer quelques soldats qui portent des éléments de passerelle flottante. C'est le Génie qui nous prépare la traversée du canal. L'endroit est bien choisi car, à ce lieu sur le bord opposé, une péniche est coulée, dépassant le niveau de l'eau d'un mètre environ.

Tout à coup, c'est le tonnerre du fracas de l'artillerie qui nous tombe dessus.

Tout le monde se jette à plat ventre. Par instinct je cherche mes quatre grenades et les cache sous moi, en pure illusion d'ailleurs.

C'est l'enfer qui s'ouvre au milieu de nous. Qu'est-ce qui nous arrive ? L'artillerie du RACM tire quatre cents mètres trop court, et c'est nous qui dégustons nos propres obus à la place des Allemands qui sont de l'autre côté du canal. À un moment donné, je sens la chaleur de l'éclatement d'un obus à dix mètres de moi. Un vrai geyser rouge qui m'aveugle et je ne suis pas touché. Le calvaire dure un quart d'heure. Un médecin et une ambulancière sont gravement blessés. Tout le monde fait la grimace.

Au bout de quinze minutes, le tir s'arrête et l'ordre arrive : « En avant ! ». Il y a là le 2e peloton auquel j'appartiens avec le lieutenant Muray, le 3e et le 4e peloton. Un peu plus loin, le restant du GEP. Je suis avec le lieutenant et le sergent-chef Ménétreay en tant qu'agent de transmission.

Nous arrivons au bord du canal où le lieutenant, énervé, crie l'ordre : « 1er groupe en avant ! ». A ce moment une mitrailleuse allemande de part et d'autre de la péniche se met à nous tirer comme des lapins. Heureusement, la nuit est venue, et tout le monde se jette à plat ventre sur le talus du canal, alors que le 1er groupe s'engage sur la passerelle.

Jean-Pierre Bohin le premier, après avoir traversé la péniche saute sur le chemin de hallage. Il ne fait pas trois pas, au deuxième, il saute sur une mine et retombe sur la péniche avec un pied arraché. De ce premier groupe six hommes sur dix sont hors de combat. Je n'ai que le temps de soutenir Girardi Béhat, qui blessé de trois impacts de grenades, allait s'écrouler. Nous nous abritons derrière le talus du canal, tandis que cette mitrailleuse ne cesse de nous arroser de son tir qui cause des dégâts parmi nous.

Nous ne pouvons pas passer et le restant du premier groupe se replie avec les blessés. Nous nous retirons un peu en arrière dans la forêt. On entend sur la péniche des plaintes. C'est un blessé qui n'a pas pu être ramené sur la berge et la mitrailleuse tire toujours.

Tournant en rond dans la nuit, le lieutenant essuie du sang qui lui coule du visage, il a reçu un éclat qui lui a écorché le front (il ne sera pas évacué). Me sentant près de lui, il me commande d'aller chercher le blessé sur la péniche.

La peur au ventre, je sais que je ne passerai pas. Alors je donne ma carabine à Ménétreay et je m'élanche sur la passerelle flottante instable.

Arrivé sur la péniche, c'est un sergent du Génie qui a reçu une balle dans un genou. Je réussis à le charger sur mon dos et reviens en sens inverse sous les balles de la mitrailleuse. Je fais deux mètres et tombe à l'eau alors que nous sommes le 7 février. Je ne lâche pas mon gars qui boit une bonne tasse ainsi que moi, mais lui souffre énormément. Tant bien que mal je me rapproche du bord, Ménétreay à plat ventre me tend la main et je réussis à sortir de l'eau avec mon gars qui crie sans arrêt.

Ménétreay venait de sauver deux vies (j'apprends par la suite que le sergent-chef du génie avait été amputé de la jambe.)

Toute la nuit, nous avons patrouillé en forêt, j'étais transi de froid.

8 février – Au petit matin, les Allemands harcelés de toutes parts se replient et nous nous apprêtons à passer le canal. C'est notre deuxième groupe qui s'engage de nouveau. A peine posé le pied que c'est au tour de Colard qui saute à trois mètres en l'air sur une mine. Nous attendons donc les gars du Génie qui viennent et qui commencent à déminer. De jour nous les voyons ces choux-mines et il est assez facile de dévisser le détonateur.

Au bout d'une heure, nous repartons pour Munchhouse en suivant le canal jusqu'à l'écluse où nous trouvons le corps d'un copain tué d'une balle en pleine tête. Nous avons également laissé derrière nous le corps de Robert Guerre tué aussi d'une balle de mitrailleuse. Tout, maintenant semble calme. Nous apercevons au nord, sur une route, un défilé de soldats. Ce sont des compagnies du 21e RIC qui devront nous relever après Munchhouse, accompagnées des gars de la 2e DIM.

Et maintenant notre deuxième peloton s'apprête à rentrer dans Munchhouse. Arrivés aux premières maisons, des gens nous font des gestes amicaux depuis les fenêtres des caves. Nous devons les empêcher de sortir car la libération n'est pas terminée. De temps en temps un obus arrive, tiré de l'est du Rhin.

Vers huit heures nous arrivons dans la cour de la mairie que les Allemands ont quittée depuis peu de temps.

Après avoir monté les trois marches d'escalier, c'est avec mon pied que j'ouvre la porte d'entrée. A droite du hall, la porte d'une petite pièce est ouverte où figure un bureau plein de papiers et un téléphone à manivelle où les réponses sont encore en allemand depuis le village voisin. Un lieutenant de chez nous prépare déjà les tours de garde.

La foule arrive et nous entoure. Des braves gens nous offrent à boire, de la goutte, du bon vin rosé, des gâteaux. Tout le monde est en liesse. Presque tout le GEP est là et profite.

Anecdote – Voulant nous éloigner pour un besoin urgent, Faivre et moi nous tournons derrière la mairie. Oh surprise ! Deux Allemands, sans armes et sans équipement, plus peureux que méchants, attendent les mains derrière la nuque que l'on vienne les chercher. Tout de suite les carabines glissent de l'épaule et nous ramenons nos deux prisonniers dans la cour où la foule est prête à les taper. Prise de guerre sans gloire. Nos prisonniers subissent un interrogatoire serré.

9 février – Peu avant l'arrivée des premiers éléments de la 9e DIC et de la 2e DIM ainsi que la 1ère brigade de Spahis, le pont de Chalampé saute, détruit par l'ennemi.

Ainsi prend fin une terrible bataille de trois semaines par un hiver, particulièrement cruel qui ajouta un véritable martyr au sacrifice de ceux qui y prirent part, Américains et Français de la première armée française.

Ce 9 février, nous quittons Munchhouse pour Pulversheim où nous cantonnons chez de braves gens.

Il nous tardait depuis trois jours que nous ne nous étions pas lavés de pouvoir nous rechanger.

Bilan des 3 jours dans mon peloton : Un tué, Robert Guerre. Sept blessés graves, dont deux jambes arrachées par mines (Bohin et Colard).

Personnellement, je suis resté deux jours mouillé, mes habits m'ayant séché sur le dos, je n'ai même pas eu un rhume.

Dans mon sac à dos, un caleçon et une chemise pliés et roulés avaient une quinzaine de petits trous causés par une seule balle, et j'ai relevé trois trous de balles dans mes guêtres. Moi j'étais indemne.

Mais ma récompense me vint trois semaines après. Je reçus du lieutenant Monteil et du capitaine Sartout ma première citation à l'ordre de la division.

Pour nous la guerre continuait.